

Essaouira

Royaume du Maroc
Ministère délégué auprès du Premier Ministre
chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme
Direction de l'Architecture



Patrimoine et esprit des lieux



www.marocpluriel.com

Patrimoine et esprit des lieux Essaouira

H. M. Louadi 1979

Sommaire

<i>Préambule</i>	4
<i>Biographie de Edmond Amran El Maleh</i>	8
<i>Texte et photographies</i>	10
<i>Table des illustrations</i>	86
<i>Remerciements</i>	88

Préambule

Après les Collections "Dialogues sur la Ville" et les "Cahiers d'Architecture et d'Urbanité", engagées depuis 1999, la Direction de l'Architecture lance cette nouvelle Collection "Patrimoine et Esprit des lieux" qui vise deux objectifs. D'une part, elle est destinée à contribuer modestement à la production d'archives sur le patrimoine architectural et, d'autre part, à tenter de révéler une dimension fondamentale que toute architecture incorpore et qui n'est pas toujours visible avec les yeux.

Cette amorce de constitution des archives du futur est faite de photographies professionnelles d'architectures patrimoniales comme sait les prendre, aujourd'hui, un photographe aussi sensible au cadre de vie et à l'espace humanisé que l'est Michel Nachez. Il aura à réaliser la couverture photographique d'une trentaine de villes historiques et de leurs abords, de ce que l'on appelle également des "villes constituées". Villes qui avaient des frontières physiquement ou sociologiquement matérialisées, des quartiers articulés, des parcours hiérarchisés, un Saint Patron, etc., des villes porteuses de sens et de valeurs partagées et où s'accomplissaient les destins de ceux qui s'identifiaient à l'art et à l'esprit des lieux ainsi investis.

Pour cela les simples légendes de photographies, argentiques et numérisées, si elles permettent la désignation et la situation géographique et historique d'un édifice, d'un espace social, ne pouvaient suffire. Elles ne permettent pas, en effet, quelles que soient leurs qualités techniques et artistiques, leur fidélité à l'ambiance et à la lumière, de restituer ces liens particuliers tissés entre citoyens, patrimoine et esprit des lieux. Il fallait plus. Mais, justement comment appréhender, formuler et restituer un plus que l'on ne sait pas tout à fait définir. Un plus difficile à saisir, à capter et à transmettre. Un plus qui est matériel tout en ne l'étant pas. Un plus qui est souvent immatériel et, partant, irréductible à la seule parole, au seul texte ou à toute forme de communication. Irréductible à un médium classique comme peut l'être une simple émotion, un attrait, une complicité tacite, une communion, une extase, un sentiment d'appartenance aux mêmes valeurs, à une patrie, à un esprit des lieux.

C'est là justement le pari de cette Collection que de tenter de révéler ce patrimoine partagé et cet esprit des lieux. C'est pour cela que la contribution d'auteurs, d'horizons et de points de vue différents, qui ont honoré la Direction de l'Architecture de leur participation, est fondamentale pour relever ce défi. Auteurs que nous pouvons, d'une certaine manière et pour chaque ville, considérer comme le coryphée dont le destin vibre en phase et en harmonie avec celui de la cité. Auteurs qui offrent cette vibration, qu'ils incorporent et incarnent, en partage à travers leurs contributions à cette Collection qui est bien plus destinée à susciter des interrogations qu'à livrer des recettes.

Cette participation, par définition sans contrainte, sans cadre pré-existant, autre qu'une charte graphique d'une grande souplesse, est reçue et transmise dans le total respect des desiderata des différents auteurs. Respect de la langue et du fil conducteur du texte, respect du choix, de l'identification, du classement des photographies qu'ils sélectionnent, parmi bien d'autres, et de celles, complémentaires, qu'ils commandent. Cette liberté de ton et de forme, cette diversité de parcours colorés, de textes qui illuminent et irisent les illustrations entrecroisées, entrelacées selon le mode de narration, la fertilité de l'imagination, le mètre de la scansion, le rythme et l'hymne que confère tout auteur au portrait de "sa" ville, est au fondement même de cette Collection.

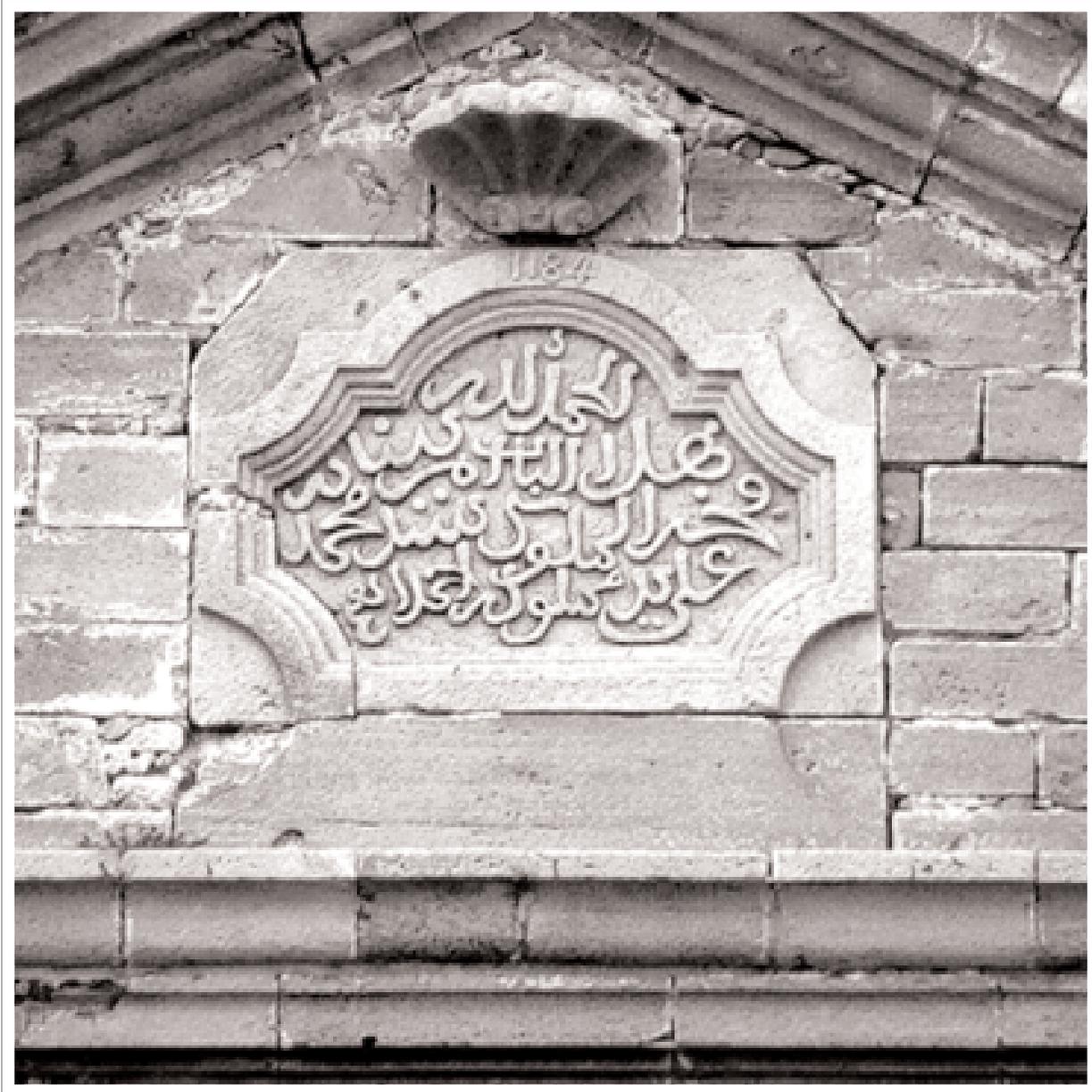
Il est vrai que l'on n'appréhende pas aussi facilement un espace partagé, une adhésion ou une solidarité collective, une mémoire, un sentiment d'appartenance ou d'exclusion à des valeurs inscrites dans le cadre de vie, comme on le ferait pour un réseau de circulation, une trame d'assainissement, des modes de transport, un système d'éclairage, etc., qui sont également partie intégrante du cadre bâti et du cadre de vie à prendre en considération dans la gestion de la cité.

Tout comme il est vrai et largement admis que l'humanité s'achemine, à court ou moyen termes, vers une "civilisation urbaine". De ce point de vue, nous sommes, aujourd'hui, dans notre pays, à la croisée des chemins. Nous devons participer de manière active à cette recherche des sentiers d'une urbanité citoyenne, non réductible aux seules données quantifiables et mesurables du cadre bâti. Cadre bâti qui est aussi cadre de vie et, de ce fait, introduit et impose la prise en considération de la primauté de la dimension humaine. C'est aux statuts institutionnels donnés à ce type de recherches et à la prise en considération des résultats qu'elles révéleront que la "civilisation urbaine" sera porteuse d'intégration, d'échange et de solidarité ou révélatrice d'une fracture sociale et spatiale, de fragmentation et d'exclusion.

Puisse l'ensemble des efforts conjugués pour la réalisation de chaque livraison de cette Collection trouver un écho favorable chez tout lecteur, imprégner son imaginaire d'un affect, voire d'une teinte de lyrisme, dans la découverte ou la redécouverte de l'urbanité que véhicule chaque portrait de ville et contribuer à renforcer les liens sociaux tissés au service d'une urbanité contemporaine.

C'est justement à un tel état d'esprit que Sa Majesté Le Roi Mohammed VI a invité lors de son Discours commémoratif de la Révolution du Roi et du Peuple, du 20 août 2004 : "Etre Marocain signifie à la fois l'attachement aux constantes de l'identité marocaine unifiée, riche par ses multiples affluents, et le partage des valeurs et des aspirations communes de la Nation, d'une part, et d'autre part, l'interaction féconde et positive avec les nouveautés de la civilisation contemporaine et l'adhésion à la société du savoir et de la communication."

*Saïd Mouline
Directeur de l'Architecture*



1184
لحم الله
هذا البيت
في سنة
عاشوراء
عاشوراء

Biographie de Edmond Amrane El Maleh

Edmond Amran El Maleh est né le 30 mars 1917, à Safi, au sein d'une famille marocaine juive, originaire de la ville d'Essaouira. Après des études secondaires au Lycée Lyautey à Casablanca, il entreprend pendant les années de guerre, une licence de Philosophie-Lettres qu'il est obligé d'interrompre en raison des circonstances. En 1945 il rejoint l'organisation des Jeunesses Communistes dont il devient le Secrétaire Général. Puis il adhère au Parti Communiste dont il suit tous les avatars, y assumant bientôt d'importantes responsabilités en qualité de membre du Bureau Politique où il est élu au premier Congrès en 1948. A ce titre, il participe pleinement à la lutte du peuple marocain pour l'Indépendance nationale dans des conditions difficiles qui, après une période de tolérance de la part des autorités du Protectorat, impose bientôt la nécessité d'une action clandestine stricte.

En 1959, il démissionne et rompt totalement avec le Parti Communiste Marocain et renonce à toute activité politique. Il commence alors une carrière de professeur de philosophie d'abord à Casablanca et ensuite à Paris, quand il aura décidé, pour des raisons personnelles, de s'y fixer. En 1980, il publie son premier roman, "Parcours immobile", suivi en 1983 de "Aïlen ou la nuit du récit" (1), en 1986 "Mille ans, un jour" (2). En 1988 "Jean Genet, le captif amoureux et autres essais" (3). "Le retour d'Abou El Hakî" paraîtra en 1990 (4) et en 1995 "Abner Abounour" (5). "L'oeil et la main, essai sur la peinture de Khalil Ghrib" en collaboration avec ce dernier, a été publié 1993 (6), et en 1996 "Cherkaoui ou la passion du signe" (7). "Citadelles du désert" réalisé en collaboration avec le photographe Philippe Lafond était sorti en 1991 (8).

Par ailleurs, au cours de sa collaboration au "Monde des livres" (9), il publie des articles de critique et réalise une série d'entretiens avec des philosophes, Miguel Abensour, Habermas, Axelos, Jacques Rancière, publiés avec d'autres entretiens dus à d'autres auteurs, sous le titre "Entretiens avec le Monde" (10). Enfin il collabore à la revue "Horizons maghrébins", notamment aux numéros sur Marrakech et sur Tanger, ainsi qu'à celui consacré à l'écrivain espagnol Juan Goytisolo et encore à différents catalogues édités par les soins de l'Institut du Monde Arabe, à l'occasion d'expositions de peintres marocains.

En juillet 1996, Edmond Amran El Maleh a reçu le "Grand Prix du Maroc" pour l'ensemble de son oeuvre et sa contribution à la culture nationale. Le 17 février 2004, à Essaouira, il a été décoré par Sa Majesté Le Roi Mohamed VI du Ouissam "Al kafa'a al fikria" qui consacre le mérite intellectuel. En juillet 2004, il est nommé "Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur" de la République Française. A l'initiative d'un groupe d'amis, en juin 2004, la Fondation Edmond Amran El Maleh est créée à Rabat pour contribuer à un combat de mémoire et de sauvegarde du patrimoine pluriel.

(1) Aux Editions Maspéro

(2), (4) et (6) Aux Editions "La pensée sauvage"

(3) Editions "La pensée sauvage / Toubkal"

(5) Aux Editions "La pensée sauvage / Le Fennec"

(7) Par La revue noire/ I.M.A., en collaboration avec Mohammed Bennouna, Brahim Alaoui et Abdelkèbir Khatibi.

(8) Aux Editions "Nathan-Images"

(9) Au quotidien français "Le Monde"

(10) Aux Editions "La découverte et le Monde"



Le 17 février 2004.

Ce matin là. La gloire d'un soleil radieux en un ciel pur. Les alizés magnanimes retiennent leur souffle pour ce jour de fête et d'exception. Nous sommes en ce lieu où devrait se réaliser ce projet de marina que S.M. Mohammed VI allait inaugurer. Lieu tout contre le cœur d'Essaouira. D'une beauté encore vierge et altière, ces noces de la terre et de la mer. Je suis là jouissant d'un bonheur infini, dans l'attente de l'arrivée de S.M. Mohammed VI, tandis que les grandes tentes surgissent dans le paysage et que le ballet du protocole se déploie en une fébrile chorégraphie. A l'occasion de cette visite royale, nous devons recevoir des mains du Souverain l'une des plus hautes décorations dans l'ordre du Ouissam qui consacre le mérite intellectuel "Al kafa al fikria". Nous étions quatre appelés à recevoir cette distinction, Hussein Miloudi, Taieb Seddiki, Haim Zafrani et moi, Haim Zafrani, déjà très gravement malade, n'a pu assister à cette cérémonie et devait d'ailleurs décéder peu après.



Pour moi et je ne crois pas me tromper, cette cérémonie est autre chose qu'un événement d'actualité. Elle est hautement, éminemment symbolique de l'histoire de Essaouira / Mogador. C'est la confirmation dans la continuité des valeurs qui ont marqué son destin. C'est aussi, s'il en était besoin, le rappel de sa vocation artistique et spirituelle avant tout, alors que bien des périls s'annoncent à l'horizon, menaçant d'en déformer le visage et de la faire oublier. Il en est bien ainsi et le geste royal de consacrer le mérite de quelques uns parmi les intellectuels de souche souiri, dans leur diversité, sans distinction de confession religieuse est emblématique de cette configuration culturelle propre à cette heureuse cité.



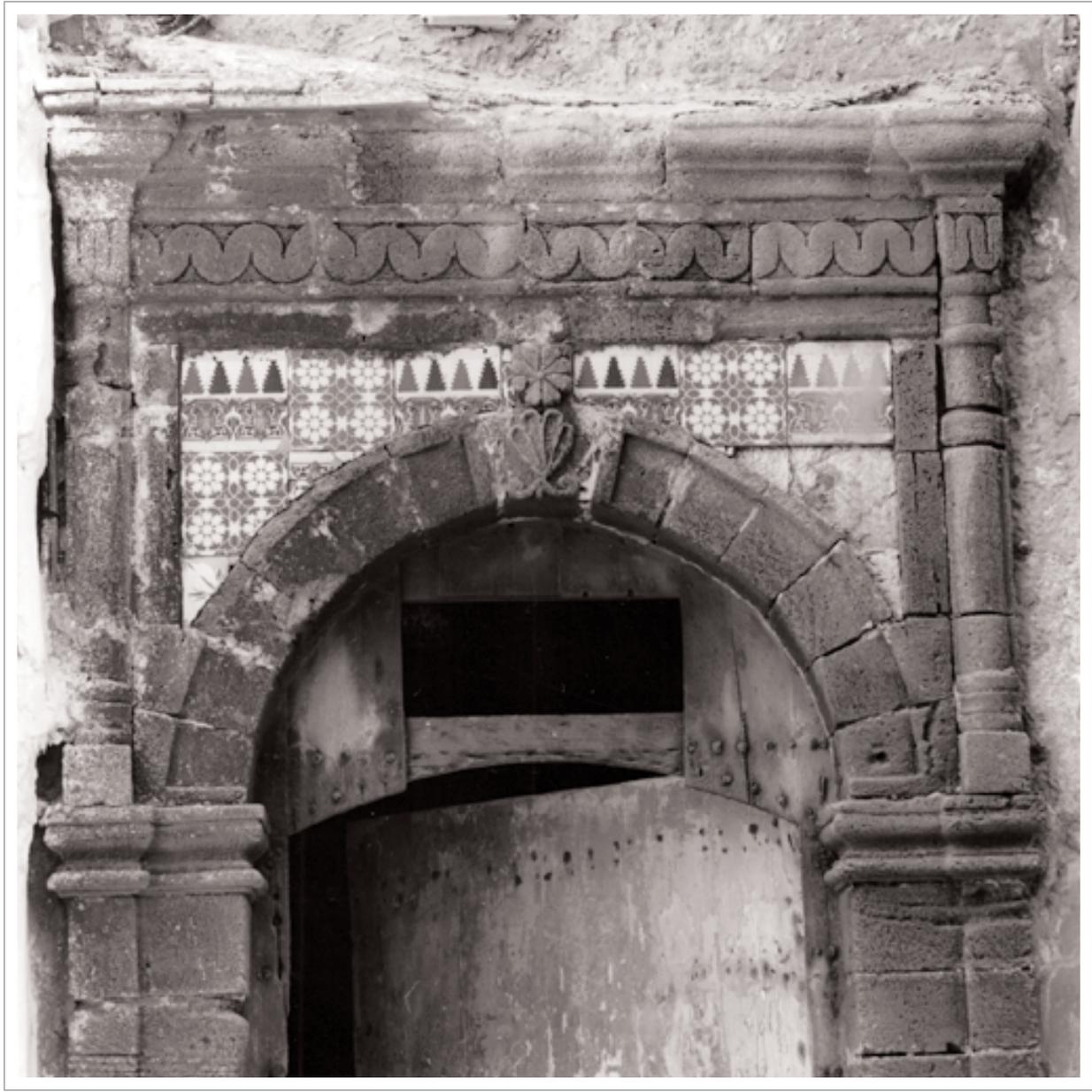
Evoquer ou invoquer cette vocation ne dit rien de bien précis ou risque de passer pour une formule à la mode... se réduisant à des manifestations saisonnières. Bien pire encore, ce rappel pourrait paraître comme talisman pour calmer l'inquiétude et écarter le mauvais sort. Inquiétude réelle fondée en cette année 2004 où l'on voit déjà la spéculation foncière, les promoteurs, jouissant de puissants soutiens, s'attaquer à l'intégrité du corps architectural, l'âme même de Essaouira / Mogador .



Déjà sur cet espace libre, entre l'Hôtel des Îles et Bab Sbaa, l'une des portes de la ville, assurant une belle perspective sur les remparts et l'ensemble du paysage urbain avec ces terrasses si belles, si émouvantes qu'un énorme chantier, une construction en cours viendra défigurer. Ce n'est qu'un premier exemple d'un mal sournois qui se manifeste par tant de détails et dont le relevé n'est pas notre propos. Je pense en écrivant ce texte que plus que jamais il nous appartient de faire connaître Essaouira / Mogador . Paradoxe parce qu'on dira qui aujourd'hui ne la connaît pas, elle qui hier encore était une ville oubliée. Et ce n'est pas pour rien que l'UNESCO l'ait classée parmi ces patrimoines universels qu'il convient de sauvegarder.



Je suis tenté de reprendre à mon compte en quelque manière cette sorte d'imprécation proférée après la chute de Grenade, à l'adresse de Boabdil : Tu pleures en femme ce que tu n'as pas su défendre en homme / La chute d'Essaouira / Mogador. Il est temps, il est encore temps de rompre d'avec le conformisme, les assurances lénifiantes, cette coquille vide de patrimoine en tant que concept abstrait qu'on accroche pour conjurer les menaces funestes du destin. Qu'est ce qui se perd si nous ne savons pas ce que nous perdons, si nous ne savons pas lire le message que les mouettes, les goélands inscrivent dans le ciel de Juba.



Qu'on me prenne au mot, qu'on me pardonne de me citer par deux fois ; je me fais violence pour évoquer ce qui est de mon intimité. En Novembre, le 25, 1998 Marie-Cécile venait de mourir, elle qui précisément s'était attachée à Essaouira avec une passion secrète et silencieuse. A cette date et l'année suivante dans ces conditions difficiles et douloureusement pénibles, j'entreprends d'écrire le texte destiné au livre qui paraîtra la même année sous le titre "Essaouira, cité heureuse". Encore une fois écrire après avoir si souvent écrit, tenu par ce lien que je ne sais comment nommer, qui ne se nomme pas et qui ne prend le frémissement que d'un corps vivant de cette écriture même.



Je suis à l'Hôtel des Iles, dans cette chambre qui m'est amicalement réservée. Je suis assis dans un fauteuil.... la fenêtre grande ouverte. Je regarde la mer, la baie infiniment belle, je ne me lasserai de le dire et de le redire. Je regarde, je contemple à droite, l'île, le port, ses chalutiers haut en couleur qu'une main aurait posés là contre la digue sous un ciel bleu traversé de mouettes en vol serré, dispersé en éclat de blancheur marqué d'un cri rauque. À ma gauche ces lumineuses bandes de sable, ces dunes ondoyantes s'avançant vers la mer et sur la plage les ruines d'un palais effondré. Le temps suspendu je ne sais plus depuis combien d'années, mais cela importe si peu, car à chaque fois, dans la même position je regarde la mer infiniment elle-même, le vide, le silence. Ce jour là cette fois plus que jamais.



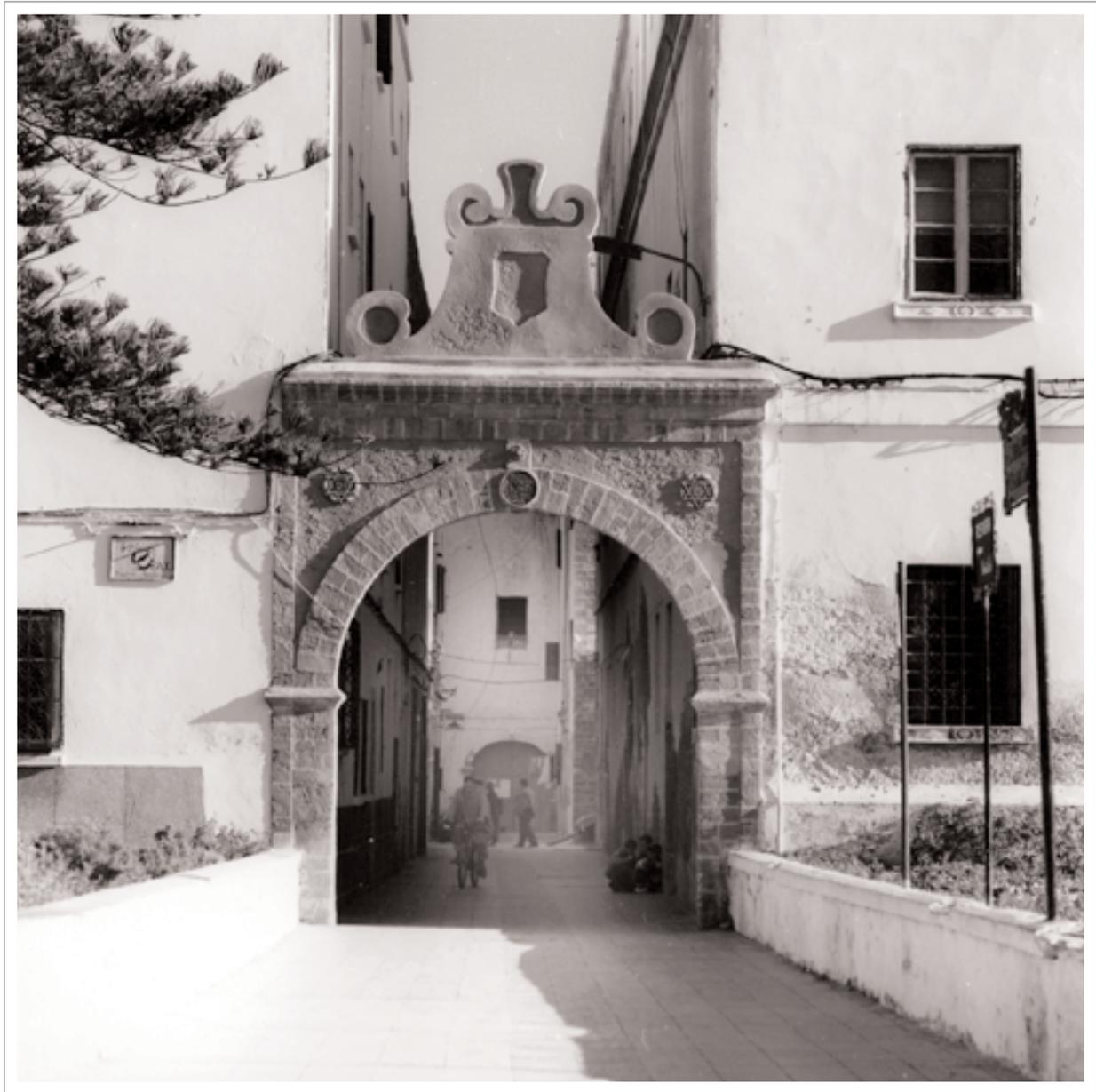
Une présence vivante charnelle; ce n'est plus cette réalité qu'on nomme la ville, de ce nom étrange de Mogador ou Essaouira perdu dans un lointain indicible. Ce sentiment singulier, enveloppant qui fait qu'elle se tient près de vous, de la naissance à la mort, qu'elle veille sur vous, silencieuse, indicible tendresse et vous voilà revenu auprès d'elle quand le destin vous aura marqué. Je me souviendrai toujours, dans cette chambre, une matinée particulière, hors de ma vue, de nulle part, j'entendais le cri rauque, déchirant comme des voix humaines mêlées au souffle puissant du vent, je voyais un chœur antique de femmes en pleurs, en lamentation. Comme une confidence volée, ainsi se célébrait ce deuil dans la pudeur.



Douleur lointaine et présente qui cherche l'apaisement dans le souffle, le battement d'une nostalgie cernée de lumière, scellée, dans chaque grain de sable dans la mouvance des dunes ; je me suis dit alors qu'il faut tenter de vivre, écrire alors comme maintenant dans l'urgence d'une parole à dire...celle que peut-être on attend de vous. La marée basse de l'effusion poétique, un délire qu'on voudrait apaisé, calme aussi calme que la mer en retrait, en cette méditation on se rappellera cette référence à Jamal Ghitany, le grand écrivain égyptien, qui parle des délires de la ville en un roman sous le titre Métamorphoses... transfiguration, alchimie au travail dans le labyrinthe de la vie quotidienne, ses gens, ses personnages anonymes, l'air du temps, la trame serrée de l'événement. Essaouira / Mogador inséparablement on aura à expliquer le comment de cette dualité.



Lieu unique, ville unique en notre pays, chargée d'une gloire paradoxale en apparence, car, aux yeux d'une histoire en survol, elle n'aurait pas les titres d'un passé glorieux lui permettant de rivaliser avec Fès ou Marrakech. Hésitation. Comment et pourquoi se tourner vers le passé, entrer dans le désert de l'histoire, quelle nécessité de s'enfermer dans la poussière des livres, alors qu'on est sous le charme énigmatique de cette cité, qu'on se risquerait à nommer, telle une princesse endormie, n'était-ce la crainte de tomber dans un cliché éculé, au risque de rompre ce charme, cette intense poésie subtile, insaisissable qui vous gagne à chaque pas, alors que le spectacle de la rue, des choses et des gens ne diffère en rien de ce qu'on est habitué à voir (dans la rue) ? ailleurs. Pour autant, quand on en vient à vouloir cerner certaines réalités, la ville Essaouira / Mogador se tient toujours entre l'épopée, le mythe et le prosaïsme de l'Histoire : elle est toujours rêvée inséparablement, même dans l'inattendu de la réalité quotidienne.



Ainsi en est-il quand on se penche sur les origines de la ville en remontant à l'Antiquité et ce, avant sa fondation proprement dite. Ce qui frappe quand on évoque ce passé, les comptoirs phéniciens, le périple d'Hannon, c'est cette ouverture sur le monde, sur l'infini, une sensation si vivace à ce jour, comme j'ai pu le noter assis à la terrasse du restaurant Le Chalet, surplombant la mer, battue par l'ample mouvement des vagues, la vue portant loin à l'horizon, une sorte de proximité de l'infini que je n'ai connue nulle par ailleurs. C'est absolument frappant de voir qu'aussi loin qu'on remonte dans la nuit du temps, c'est cette ouverture sur le monde qui demeure comme une constante de son histoire, ouverture riche en perspectives singulières et multiples, lui assignant une originalité unique au sein d'un pays, dans son ensemble, fermé sur lui-même. Une fois la ville fondée, l'historien Abdallah Laroui, en ces temps là, dira qu'elle est la porte de la modernité pour le pays.



Imaginez maintenant l'audace visionnaire du Sultan Sidi Mohammed Ben Abdallah (1757-1790), décidant de la créer sur cette presqu'île, déserte où ne subsistent que quelques vestiges de présence humaine, livrée à la puissance des vents, à l'indomptable violence de l'Océan et à la précarité éphémère des dunes ; défi humainement fragile sous la protection divine.

Chapitre central, décisif dans le texte à partir duquel l'histoire prend naissance, se déploie, rayonne et accumule dans ses strates, ses plis les plus secrets, les significations essentielles d'un destin. Il convient d'abord d'évoquer la présence de courte durée des Portugais, la résistance qui finit par les bouter hors du site et de l'arrière-pays. Cette résistance armée a été principalement animée par des Chorfas, des chefs religieux, le jihade ; et là se détache la grande figure d'El Jazouli, l'auteur de Dalail El Khatrat, le livre de piété du monde musulman. Il conviendra de s'y attarder, car cela révèle le cœur mystique, pour ainsi dire, de la cité et qui ne cesse de battre dans ses profondeurs, malgré l'ensablement apporté par des siècles de modernité, sous les formes les plus diverses. Notons enfin qu'à cette époque, avant la fondation de la ville, durant la résistance face aux Portugais, il y avait plusieurs centres ou villes aujourd'hui disparus, par exemple Tednest comptant environ 6.000 habitants en majorité juifs, ayant le pouvoir de battre monnaie. Tout cela semble préfigurer la vocation et les traits particuliers de la future cité.



Abordons maintenant ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler l'épopée de la création d'une ville, d'un port, exemple unique. Construction de la ville 1760, Théodore Cornut et Ahmed El Alj dont le nom est inscrit au fronton de la Porte de la Marine. Les faits, les données permettant de comprendre le développement, l'essor et la prospérité d'un nouveau port ; il faut évoquer le commerce avec l'Afrique noire, Essaouira est au débouché des caravanes drainant l'or, l'ivoire, les plumes d'autruche et bien d'autres produits exotiques.

Signalons ici le rôle de la Maison d'Illigh dans le Tazerwalt, plaque tournante de ce commerce. Et, événement crucial les relations commerciales s'établissent avec les grands ports de Londres, Hambourg, Marseille, Amsterdam ; les exportations affluent ; des représentations des maisons s'installent en ces grandes métropoles. C'est l'ouverture sur le monde moderne. Les routes commerciales ouvrent la voie à une nouvelle civilisation, de nouvelles façons de vivre, deux univers si loin l'un de l'autre sont entrés en contact, confrontation et affrontement de la tradition et de la modernité.



Le pivot de cette sorte de révolution, ce sont les Tojjar as-Sultan, les marchands du Roi, ces juifs marocains venus de différentes régions du Maroc ; du nord ou du Souss à l'appel du Sultan, bientôt ce seront de grandes familles dont le nom restera inscrit dans l'histoire de la ville conjointement à d'autres familles marocaines, cette fois musulmanes. Evoquons longuement cette saga des Tojjar as-Sultan grâce aux travaux remarquables de Daniel Schroeter, les premiers en date, décisifs en la matière. A côté de cette aristocratie de la Kasba, dans un quartier jouxtant cette Kasba, il y a le petit peuple vivant au mellah, un mellah ouvert en plein cœur de la médina. Les récits du mellah de Boughanim donnent une idée de ce petit peuple d'artisans bijoutiers, musiciens, poètes, riches d'une intense humanité, plein d'un humour très particulier, rabbins en tête qui, par exemple interpellent Dieu familièrement ou encore se moquent des agents sionistes recruteurs. Il y a là véritablement un univers que l'objectivité de l'histoire échoue à restituer, seule l'écriture littéraire peut tenter de relever le défi.



Il m'est difficile de faire référence à mes livres depuis "Parcours immobile" à "Abner Abounour". Ce qui apparaît, à la faveur de cette référence, c'est que Essaouira est un lieu profondément porteur de poésie, d'incitation à l'écriture, pour peu qu'on sache éviter les pièges du folklore et de la nostalgie vaine, et cela bien au-delà de mon exemple personnel.

Mais pour revenir à cet univers globalement souiri et non limité aux seuls Tojjar as-Sultan et à la communauté juive uniquement pourquoi sollicite-t-il si fortement l'attention ? Pourquoi ce désir, cet appel à tenter l'impossible, et cela alors que, dramatiquement, irrémédiablement, s'empare de vous ce sentiment que le passé est bien passé, que tout est perdu, surtout quand, il y a quelques années, au plus profond de sa léthargie, Essaouira selon un slogan était sa ville oubliée, une ville à vendre. Chose étonnante pour qui n'en a pas l'expérience, ici une puissance de vie, à l'exemple de l'arganier enraciné et qui résiste à tout, s'allie indissolublement à une présence de la mort aussi intense, aussi prégnante.



D'autre part, constatation fondamentale, si l'Histoire a fait son travail, le peuple souiri a gardé toute sa richesse, l'originalité d'une remarquable personnalité, malgré bien des vicissitudes, et là il faut noter ceci : contrairement aux dires de certains imbéciles, Essaouira n'est pas africaine en raison des gnaouas ou à cause de l'imposture d'une certaine peinture. Bien au contraire, et ce qui en fait la valeur exemplaire, elle est le foyer harmonieux de toutes les composantes de la nation marocaine.



Mais reprenons les questions soulevées plus haut. Ce désir, cette volonté de restituer cet univers si passionnant par sa richesse humaine, ne serait-ce pas là un fantasme exposé aux démentis d'une réalité inexorable ? Les valeurs de respect, d'ouverture à l'autre, la fusion harmonieuse dans une forte communauté de destin de femmes, d'hommes de confessions religieuses différentes ou d'ethnies aussi différentes, une ardente spiritualité alliée à une convivialité particulière, ces valeurs qu'Essaouira a pratiquées au quotidien demeurent profondément inscrites dans la mémoire, malgré les bouleversements de l'histoire, le déclin économique, le déchirement de l'exode de la communauté juive, vécu à ce jour comme un drame inexplicable. Mieux encore, ce qui hier se vivait tout naturellement prend aujourd'hui l'acuité, l'urgence de valeurs éminemment humaines dressées en exemple, en un monde livré au racisme et au fanatisme, fidèles elles-mêmes au message de notre pays et qu'il est du devoir en exemple.



Mais il faudra le noter, le rappel nécessaire de cette dimension éthique, justifiant s'il le fallait l'attachement à cette cité, n'altère en rien la subtilité, la liberté qu'on y respire, ce charme au sens fort du terme qui vous ravit et vous allège de tout le poids d'une tête encombrée de spéculations intellectuelles.

Lorsque en 1996 j'ai lancé l'idée d'une Université d'été, projet qui me tenait à cœur de longue date, spontanément en accord avec les autres partenaires, dont André Azoulay, Abdelghani Maghnia, je l'ai placé sous le signe de la convivialité : Université conviviale d'Essaouira. Que faut-il dire encore qui ne soit de trop, car ici c'est le règne du silence : ne dites rien, ne parlez pas, n'évoquez pas l'âme mystique, le rêve et la poésie, car le bruit d'une parole bavarde trouble le vol serein des mouettes qui en savent quelque chose.



Indéfiniment reportée l'illusion d'une conclusion définitive infiniment dépassée. Je me dis qu'il me faut parler des arts, de la littérature, de la peinture, de la sculpture, de la marqueterie, du cinéma, autrement qu'en passant et de cet art de vivre et de vie laissé en chemin.

Mais je ne voudrais pas dresser ce tableau d'une culture, saisie en ses manifestations diverses et concrètes, parce qu'il y aurait là une sorte de rituel, un écrit attendu de recensement pour copie conforme. L'écrivain Severo Sarduy parlant de José Lezama Lima, auteur de ce chef d'œuvre "Paradiso", a écrit que la Havane, le Cœur vivant, le limon germinatif de ce roman, de l'œuvre entière de Lezama Lima, est elle-même une métaphore.



Métaphore, Mogador, Souira douce à ma langue maternelle, Tamsort en Haha, ou mieux encore, plus justement, allégorie, non comme illustration, mais renaissante selon Walter Benjamin, par la grâce de la lecture de Marie Cécile Dufour El Maleh, allégorie donc un texte dérobé au regard, une histoire portée, répandue par les alizés que rien ne peut enfermer, une histoire d'une folie visionnaire, l'audace d'un homme bâtisseur d'empire, les conquérants d'un rêve fabuleux, abolissant les distances, ouvrant des routes inimaginables, drainant les richesses du cœur de l'Afrique l'or, l'ivoire les épices rares, prennent pied dans la lointaine Europe, drapée en son lointain mystère.



Londres entendit susurrer la douce saveur d'un étrange parler. Ils partirent et revinrent, sage Ulysse, sourds au chant des sirènes, comme il convient de dire, apportant dans leurs malles, les trophées de ce périple d'Hannon inversé, cet étrange vêtement jeté sur un corps ancestral, ces nouvelles manières de vivre les séductions perverses d'un monde autre, l'annonce des temps à venir, cela se dit, cela se raconte, dans le cercle familial émerveillement d'un conte exaltant, la parole, ce goût de miel sur le bout de la langue, va, vient, circule, tisse la trame de cette épopée, crépusculaire, archives orales de la mémoire, rien ne s'écrivait alors, la lettre restait sacrée entre des mains saintes. Ce fut hier, mais c'est aujourd'hui. L'infini de l'instant. La vénérable Horloge dominant à l'intérieur des remparts cette exquise place qui porte son nom, sait qu'elle compte les heures pour rien.



Le 10 Juin 1992. Essaouira en fête, célèbre avec éclat le 40e anniversaire commémoratif, du film "Othello" d'Orson Welles, tourné en ses murs, à la Scala. Une belle fête en vérité qui, au-delà des cérémonies officielles, des mondanités redonnait un certain lustre à la belle au bois endormie, mais sur ces rivages enchanteurs. J'ai écrit alors un texte "Essaouira la Shakespearienne". Ce n'est pas seulement un décor approprié, un imprévu qui marque la reprise du tournage interrompu à Chypre. Mais quelque chose comme une éblouissante révélation vive à ce jour, évoquant El Majdoub, l'amant inspiré dont les stances composent l'épopée de Essaouira, le royaume pourpre de Juba, El Majdoub dont on dit que viendra le jour, où, attaché à ses pas, l'océan emportera la cité, fleur d'un temps assagie sur ses flots. J'ai pu dire et je dirai encore que Shakespeare sied à Mogador - et que par le jeu d'accords aléatoires, elle découvre en son corps la trace, l'inscription d'un signe du destin, marqué par cette grandeur tragique et sublime qu'Othello, à la faveur de cette rencontre de Shakespeare - Orson Welles, vient de faire revivre.



Je ne pensais pas alors que j'aurai à participer à un film et même à y figurer dans certaines séquences. Nous sommes en 2000, un nouveau siècle, le vingt et unième commence et c'est la première année marquant mon retour définitif au pays. A cette date, le Jewish Museum de New York entreprend les préparatifs pour organiser une exposition consacrée au thème "l'Art et les Juifs en terre de l'Islam, le Maroc" y compris le projet d'un film documentaire.



C'est l'Iranien Hamid Fardjad, une attachante personnalité d'une grande culture qui, en sa qualité de cinéaste, est chargé de réaliser ce documentaire. Pour la deuxième partie du tournage, Hamid a senti la nécessité d'avoir à ses côtés quelqu'un d'Essaouira, une sorte de témoin avec une sensibilité, un regard en accord avec cette réalité. C'est ainsi que je me suis trouvé embarqué dans cette entreprise malgré certaines hésitations en raison d'un accident cardiaque et parce que je n'avais aucune expérience en la matière. Une belle expérience, curieusement originale. Je suis à la fois spectateur et par endroit acteur, c'est-à-dire, la présence d'un homme âgé appuyé sur une canne, se déplaçant avec difficulté et dont on ne sait rien, une présence fortuite pour ainsi dire, l'important est le lieu filmé. D'autant plus que sur le moment le film est quasi muet, le documentaire, la sonorisation devaient être réalisés après le tournage. En fait, malheureusement après bien des péripéties, le film, cette partie du moins, restera inachevée, se déroulant sur un fond musical mais sans texte. Hamid devait présenter à New York, à l'occasion des manifestations organisées dans le cadre de cette exposition, la partie uniquement documentaire.



Si j'en parle aujourd'hui c'est que paradoxalement je découvre, d'un regard autre et avec beaucoup d'émotion, des lieux familiers qui sont la chair, la substance de ce que j'ai écrit dans mes différents livres de "Parcours Immobile", "Aïlen ou la Nuit du récit", "Mille ans Un jour", "Abner Abounour", sans compter "Essaouira, cité heureuse". C'est d'abord la maison familiale de mon père à mes aïeux, sise rue de l'ingénieur Cornut débaptisée par un imbécile quelconque, ignare de l'histoire de la ville, en rue de Tetuan. Vénérable et belle demeure de celle qui disent la grandeur des Tojjar as-Sultan, jouissant du privilège de pouvoir s'installer dans la kasba, hors du mellah, un simple quartier pourtant sans enceinte. C'est le gage de leur rôle prépondérant dans l'essor de cette métropole nouvellement surgie sur terre.



Selon la conception architecturale de ces maisons, chacune était bâtie en étage, à ciel ouvert, les chambres distribuées autour de cet espace, une balustrade, le derbouz à la sonorité claire et par-dessus le regard plonge sur le vaste entrepôt, el hri, là où les caravanes viennent décharger leurs richesses. Dans cette maison familiale s'est installé un bazar occupant l'hri métamorphosé en capharnaüm. Je me vois, abandonnant ma canne comme si j'étais chez moi ; et je l'étais par delà les siècles.... Je respire cette odeur de vieille maison à ne pas s'y tromper quand, enfant ou déjà homme, je posais les pieds sur les premières marches bordées de bois de l'escalier pour monter rendre visite à mon oncle, le seul de la famille à y vivre en ce temps là.



Et puis cette clarté, cette pénombre qui vous cerne, vous enveloppe et je me vois moi, ce vieil homme maintenant, caressant du regard ces arcades, ces colonnes de grès au galbe magnifique, le frémissement de cette texture, couleur sable indéfinissable cernée de cercles blancs, je me vois me lever pour les admirer de plus près, quand soudain je tombe sous l'œil inquisiteur de la caméra. Nous voilà montés à l'étage provisoirement vide, une halte longue et méditative dans cette grande pièce aux vastes proportions qui fut jadis une synagogue et il faut dire que chacune de ces grandes demeures en possédait une.



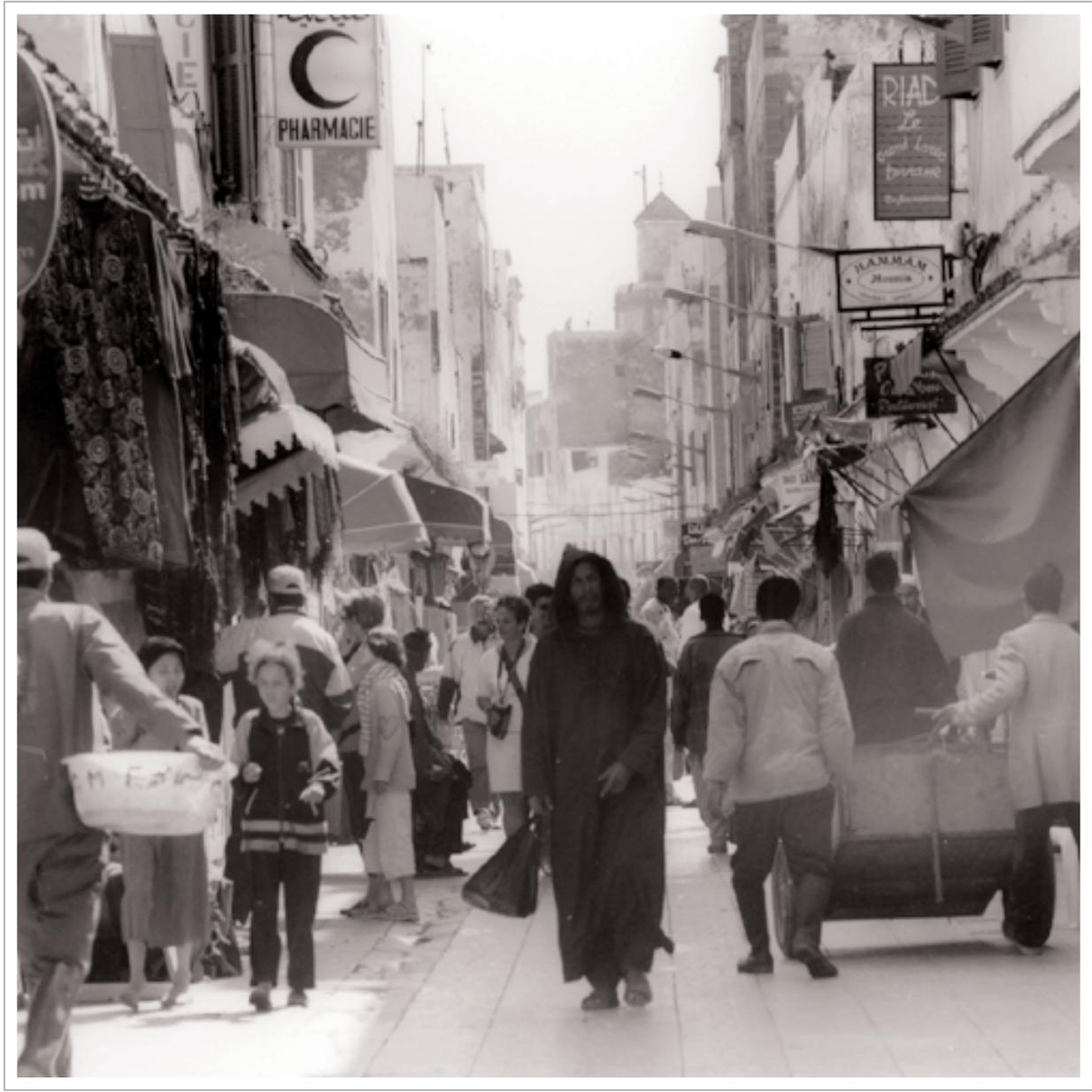
Lieux familiers je n'en finirais de les évoquer, cette géographie du cœur et de la mémoire, l'écriture échappant des pages aveugles se matérialisait en images matérielles, présentes, gorgées d'émotions. Il s'est passé quelque chose d'assez extraordinaire que j'aurai à écrire, qui la justifierait en un sens. Mais même ainsi mon rôle resterait secondaire...



L'objet du film n'étant pas centré autour de moi, de ma vie, de mon travail. Or, c'est le retournement de ces choses, l'autre film, immatériel, me concernant au plus vif de mon expérience que je n'ai pas cessé de le tourner en moi-même : subversion, attaque de la diligence, main basse sur ce périple en images à Essaouira pour en prendre possession jalousement et dans ce dédoublement entre moi et l'autre ce vieil homme inconnu qui se dévoile, l'enjeu d'un journal possible, un homme, une ville.



A vrai dire, je n'ai pas à m'attribuer le mérite de cette prétendue subversion. Je dois rendre justice à ce cher énigmatique Hamid dont je me demande si, en vérité, il ne serait pas le héros invisible en tant que maître-d'œuvre de ce film palimpseste, parce que en fait, il a eu constamment deux fers dans le même feu, le documentaire pour New York et la germination de cet autre film : un homme, un vieil homme soupçonné d'être d'un certain poids dialoguant par seule présence avec ces hauts lieux d'une mémoire d'une histoire. Et parmi ces séquences il y a celle réalisée au vieux cimetière juif d'Essaouira dont la signification allégorique rejaillit sur l'ensemble du travail. J'ai écrit un texte encore inédit que voici .



Périple, puissance inouïe d'une découverte, au sens premier du mot, découverte d'un monde qu'on croyait familier, qui n'aurait plus rien à vous dire, un monde, pas le cliché attendu, mais présence totale enveloppante, fermée sur le silence et l'évidence. Le choc des sensations, le regard, le mot qui ne vient pas, ou, surgissant par le travers gâchant tout par impuissance, la crainte que la mémoire ne s'assèche et ne boive plus rien.



Tenter de parler, confier les mots à on ne sait quoi, mots qui retombent, laissant, mains ouvertes, s'échapper l'absence, avancer ainsi sans se soucier de forcer l'écriture, se dire que le mot est aveugle, il ne saurait voir, impuissant il ne peut créer, où est l'image volée, peut-être un poème, l'autre poème, si on pouvait savoir où il se tient, d'où il surgit, de soi-même, de ce rêve noué, irisé, ce galet jeté en ces eaux dormantes, décrivant en soi les méandres concentriques du vivre en cet instant, en face de l'image détournant le lit de l'oued : comment fonctionne ce corps, son corps au rythme chaotique de la "quatre quatre" véhicule magique que le bouddhisme et ses véhicules ne renieraient pas et qui l'a conduit jusqu'ici ; qu'est ce qui est sur le point de tomber de lui, il n'est pas un arbre il aurait voulu l'être, un fruit : cédrat, s'il en tombe ! peut être ? La voix sans traces, la pierre séchée polie, pliure pour marquer la page.



Voyez donc cet homme debout, ou avançant lentement parmi les tombes, le pied mal assuré en ces passages étroits de terre meuble d'herbes hautes, de pierres, le voir ainsi sous cette lumière matinale, douce, à le voir donc appuyé sur sa canne, le visage fouetté par le vent... signant une appartenance qui ne trompe pas, on prend la mesure de son âge, on se dit qu'il est saisi en un moment d'exception, revenant en ce lieu familier, ce cimetière, qu'il ne voulait pas nommer, il savait d'où venait cette crainte, pour l'instant, non peut-être plus tard, ce lieu dont le sublime tient à une sorte d'ascétisme de la nature, l'océan, mais non pas une mer sage et apaisée, vient battre de toute sa violence ce cimetière, quand il ne l'envahit au moment des tempêtes et des grandes marées.



L'infini sans limites, une ville absente, éphémère à l'horizon, lumière à nulle autre pareille, sensation, plénitude de vivre intensément ce miracle des premiers temps, d'un temps autre, ces tombes ces dalles de grès, puissance symbolique nue de retour à la terre, simples plaques de grès, taillées dans le corps même de cette terre, sur lesquelles sont gravées des silhouettes, des inscriptions en hébreu ; au-delà de l'admiration constante en présence de ce geste, unique au monde au regard de l'orthodoxie stricte du judaïsme, l'admiration, contemplation méditative, la sienne si neuve à chaque fois, maintenant, coalescence de l'énigme, attentif, il découvre, sur d'autres tombes, ça et là, d'autres représentations : mains ouvertes, doigts tendus, talisman convenu pour conjurer le mauvais sort, l'œil de la malédiction, ailleurs une couronne de soleil rayonnant, alors surgit une interrogation, interdit, n'osant pas y croire, ces mains d'artisans à l'œuvre sur ces dalles funéraires y ont-elles inscrit ces signes évocateurs, révélateurs d'un culte d'adorateurs du soleil, culte païen, transgressant l'orthodoxie, la travaillant de l'intérieur, une idolâtrie refoulée.



Grain de folie, il était là, et ailleurs, solitaire, rien à avoir avec le conformisme de ces hordes de pèlerins saisonniers, écriture blanche des mouettes en ce ciel parfait, il s'inventait, on ne sait trop pourquoi, mais avec une jouissance suspecte, une ascendance mythique, peut-être serait-il ce k̄arāite de cette secte du même nom, circulant à cheval, porteur d'armes, jouissant de privilèges, libre de frapper monnaie ne criez pas à l'affabulation, les mouettes en savent quelque chose, on vous en donne l'assurance, plus d'un millénaire cette secte d'avant les hébreux, peuplait la région, mais lui ! revenu sur terre, il se surprit à se dire, gardant une zone de silence, que ce cimetière ne serait pas le lieu où l'on convient d'enterrer les morts, une croyance banale qu'il convient de rejeter.



Terrain miné des cultures, il ne savait pas que ce mot de "meara", mot hébraïque, infiltré dans l'arabe et qu'il avait entendu tant de fois, veut dire : lieu de séjour des vivants, autre climat que la résonance de la mort redoutée. Dans cette alliance entre la vie et la mort, nouée dans un sublime dépassement, se dévoile une constellation, surgie dans un langage autre, un langage d'avant la chute. Sous ses pas hésitants, alors que tournant sur soi même, il cherchait à embrasser d'un regard tout cet espace, quelque chose se vérifie, mais quoi, il hésitait, un mot serait en trop, au risque de troubler cette sensation, ce don de vivre, en cette matinée d'élection. La poésie immanente ne saurait être forcée en son silence.



Nirvâna ! un mot vulgarisé jusqu'au point du dérisoire et du ridicule d'un bouddhisme d'emprunt. Et pourtant, ici même, sans plus tarder, écoutez, voyez : ici même, en ce lieu se dévoile la fin du cycle des naissances et de la mort, un état d'anéantissement, de retrait hors de soi-même, sérénité suprême, ce qui fuse en écho lointain, fusion de l'âme individuelle en l'autre, absolument autre. Très exactement dans l'évidence de ce qui se vit à cet instant même, ce qui se donne à voir si le regard, par delà le visible, sait se porter au-delà pour se fondre dans l'invisible. On ne sait comment, par quelles médiations, ces tombes là, livrées à l'herbe, au vent, aux assauts de l'océan, fermées sur l'énigme de leurs signes en partage avec l'inscription en hébreu de ces juifs enterrés là, en ce cimetière, vous enveloppent de silence et de lumière, disent le sublime de cette vision, autre, archaïque, absolument étrangère à tout, annonciatrice d'une parole plus que lointaine se refusant à venir. Il était temps de quitter ces lieux,



Toujours appuyé sur sa canne, avançant prudemment, le vieil homme se dirige vers la sortie. Fausse sortie comme on pouvait s'y attendre. Mais auparavant, en passant il s'indigne : quelques tombes sont, véritable profanation, recouvertes d'un enduit de chaux. Il s'est trouvé, parmi ces hilotistes (lahiloula est le terme en judeo-arabe qui désigne le pèlerinage) quelques individus confits en sainteté, bornés, pour croire que la vénération se loge dans le marbre et l'édification d'un mausolée à la place de la simple tombe du rabbin Haim Pinto, le saint patron de la ville. La grandeur dépouillée, l'étrange humilité de ces lieux, dit autre chose, invite à autre chose que le culte cérémonial banal ou la curiosité passagère d'une visite.

Edmond Amran El Maleh



Table des Illustrations

<i>Inscription sur le fronton de la Porte de la Marine , date de la Fondation de Essaouira par Sidî Mohammed Ben Abdellah</i>	7
<i>Photographie de Edmond Amran El Maleh, prise à son domicile par Jamal Mehssani</i>	9
<i>Canon et fortification de la Sqala</i>	11
<i>Pont donnant accès à la darse</i>	13
<i>Boutiques d'artisans situées sous la Sqala</i>	15
<i>Bâb Sba' située sur la façade principale de la Médina</i>	17
<i>Decor d'une porte d'une maison privée Traitement esthétique en pierre et zellij de la partie supérieure</i>	19
<i>Vue sur une partie de la Halle aux grains</i>	21
<i>Façade maritime de la Médina</i>	23
<i>Une des ruelles donnant accès à la Mosquée Ben Youssef</i>	25
<i>Echoppes alignées le long d'une ruelle ponctuée d'arcades</i>	27
<i>Décor métissé d'un fronton s'ouvrant sur l'Avenue Oqba Ibn Nâfi'</i>	29
<i>Bâb el Bhâr ou Porte de la Marine qui donne accès au port</i>	31
<i>L'un des bastions situé sur la façade maritime</i>	33
<i>Vue de la Porte de la Marine et des activités de pêche</i>	35
<i>L'une des portes délimitant le Souq central</i>	37
<i>Façade délabrée de maisons inoccupées dans le Mellah</i>	39
<i>Vue partielle du Souq central</i>	41
<i>Ruelle commerçante de la Médina</i>	43
<i>Esplanade de la Sqala et de ses fortifications</i>	45

<i>Avenue de l'Indépendance</i>	47
<i>Vue plongeante sur l' Avenue Oqba Ibn Nâfi'</i>	49
<i>Vue plongeante sur l' Avenue Oqba Ibn Nâfi', à gauche l'Horloge</i>	51
<i>Batterie de canons alignés sur la Sqala</i>	53
<i>Place Moulay el Hassan</i>	55
<i>Vue d'une des artères principales dans la perspective de Bâb Sba'</i>	57
<i>Décor en pierre et zellij d'une demeure souirie</i>	59
<i>Entrée de l'ancien Consulat du Portugal</i>	61
<i>Atmosphère de la Rue Chbanât</i>	63
<i>Entrée du Souq central à proximité de la Mosquée Ben Youssef</i>	65
<i>Vue générale de la Sqala</i>	67
<i>Animation urbaine dans une rue commerçante</i>	69
<i>Demeures en ruines au Mellah</i>	71
<i>Porte décorée de pierre sculptée donnant sur la Place Moulay el Hassan</i>	73
<i>Cimetière chrétien à proximité de la Médina</i>	75
<i>Façade d'une grande demeure de commerçant , à l'angle de l'Avenue Oqba Ibn Nâfi'</i>	77
<i>Vue de la darse à proximité de la Porte de la Marine</i>	79
<i>Grande artère menant à la Mosquée Ben Youssef</i>	81
<i>Vue d'une des Synagogues restaurées de Essaouira</i>	83
<i>Rue Mohammed Ben Messaoud ponctuée de porches à ses extrémités</i>	85
<i>Tableau de Hussein Miloudi</i>	89

remerciements

*edmond amran el maleh, fatima aznag, andré azoulay, may balafrej,
hassan el mansouri, jamal mehssani, hussein miloudi, michel nachef, mohamed senhaji*



*Publié par la Direction de l'Architecture
Ministère délégué auprès du Premier Ministre
chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme*

*Photographies réalisées par :
Michel Nachef*

*Conception et réalisation :
Hind Benameur, Réda Guennoun, Saïd Mouline et Mohammed Tita*

*Coordination éditoriale :
Réda Guennoun et Mohammed Tita*

*Sous la Direction de :
Saïd Mouline*

*Dépôt légal : 1864/2004
ISBN : 9954-8357-5-X*

*Impression: Edition Okad el Jadida. 2005
Rabat-Maroc*

Dépôt légal : 1864/2004
ISBN : 9954-8357-5-x



Essaouira

Patrimoine et esprit des lieux